

# **MAT 2**

**MÉGANE BRAUER**





# MAT 2

MÉGANE BRAUER

ENTRETIEN

*par Thomas Perrin*

IMPRIMÉ À BESANÇON, JANVIER 2019

## AVANT-PROPOS

Mon premier souhait, en entreprenant ces entretiens, était de laisser au maximum la parole à d'autres que moi. Il convient toutefois de précéder de quelques mots ce livret, ainsi que les suivants, afin de préciser leur but. Ce qui est tenté ici, c'est une réponse.

Il faut qu'apparaisse quelque part une réponse aux discours hypocrites et bien-pensants de galeristes parisiens lus dans un numéro d'*Art Press*\*. Une réponse au marché de l'art et aux foires. Une réponse à l'âpreté de la fin des études, qui implique *naturellement* le début d'une forme de précarité. Il faut une réponse au mépris de la majorité face aux cohortes de jeunes artistes, graphistes, créateurs talentueux-ses qui apparaissent tout les ans, sorti-es d'écoles d'Art ou d'ailleurs. Des artistes que personne n'entend, dont le discours est *invisible* à trop d'yeux.

Je dis invisible, mais il faudrait plutôt dire que ce discours est *mat* : sans brillance, sans relief, sans *intérêts* aux yeux de « ceux qui comptent ». Invisible surtout à ceux qui refusent de changer les règles d'un jeu d'Échec qu'ils ont inventé pour être toujours gagnants.

*Mat*, c'est la fin du jeu. Ici, MAT sera une réponse donnée à ceux qui ne veulent pas nous voir, comme pour leur dire que si la partie est finie, il faut en recommencer une nouvelle dont ils ne dicteront pas les règles.

\* « *Les galeries entre engagement et pragmatisme* », débat animé par Catherine Francklin, *Art Press* n°460, Novembre 2018. p38



« La précarité, c'est l'incertitude »

*Il pleut, c'est dimanche, et les cafés que j'ai l'habitude de fréquenter sont fermés. J'ai décidé d'inviter Mégane, jeune artiste diplômée de l'ISBA en 2018, dans une brasserie de Besançon, caractéristique par ses immenses miroirs enchâssés dans de hauts murs et ses moulures baroques recouvertes de feuille d'or. C'est comme une plaisanterie pour moi de venir dans ce lieu qui ressemble plus à un repaire bas de gamme pour les vieux super-méchants de James Bond qu'à un petit troquet accueillant. Après un moment hors micro, c'est sous les oreilles d'un couple d'octogénaires surpris que nous avons entamé notre entretien. Comme pour Félix et comme introduction, j'ai demandé à Mégane de me parler de son travail.*

M.B. – Mon travail... Je travaille avec des matériaux divers : je fais surtout de l'installation, avec généralement des objets préexistants. Je les choisis dans un certain milieu : celui des classes populaires. C'est le milieu dont je suis issue et dans lequel j'ai toujours vécu.

J'essaie de transformer ce qui est un objet ou un lieu de soumission, en lieu de forces personnelles et collectives. Quand je commence à réaliser un travail, je réfléchis vraiment à la manière dont je veux aborder la chose. J'ai fait un peu d'anthropologie, et on nous disait tout le temps que l'anthropologue devait faire de l'observation participante. Après je trouvais que ça manquait d'opposition dans l'anthropologie en France. Il y a toujours une ligne à ne pas traverser.

ser, pour pouvoir rester observateur et ne pas devenir sujet. Moi j'essaie de faire un truc qu'on pourrait plutôt appeler « observation incluante », ou plutôt « observation d'appartenance ».

*T.P. – Outre-atlantique, il y a je crois des méthodes d'anthropologie plus subjectives.*

M.B. – Y a plusieurs courants en anthropologie, celui-là est hyper intéressant. Ce n'est pas comme si tu étais un élément extérieur qui allait visiter, observer un élément autre. Quand c'est le cas, ça me gêne beaucoup, surtout quand ce sont des dominants qui vont chez des dominés. Ça me met très mal à l'aise. Personnellement j'ai beaucoup travaillé sur des lieux, et ce qu'on peut faire avec des lieux. Souvent de manière formelle, mais aussi dans les propos qui en sortaient. Par exemple, j'ai beaucoup parlé et travaillé à partir de la marque et des magasins LIDL, en prenant le contre-pied de tout ce qui était dit sur ces lieux, et qui était presque toujours négatif et super bourgeois. J'ai utilisé les objets de ces lieux-là et les attitudes des gens qui les fréquentent, mais en les détournant de leur usage premier et en proposant un autre usage que celui qui est normalement imposé.

*T.P. – A part LIDL, à partir de quels autres lieux tu as travaillé ?*

M.B. – Par exemple, j'ai fait (enfin, j'ai fait faire) des sacs imprimés au logo de la caisse d'allocations familiales, en papier. C'est un multiple de 200 sacs, mais il m'en reste moins maintenant, j'en ai donné beaucoup. Je les ai fait faire par un magasin spécialisé dans la vente d'objets promotionnels pour d'autres magasins. Ils vendent des étiquettes, du matériel de mise en rayon... C'est pas du tout un projet *do it yourself*, je l'ai fait faire par une entreprise, en choisissant



celle qui pouvait produire ces objets pour le moins cher possible. Je cherchais une forme de contradiction.

C'est un truc qui m'intéresse vraiment, et dont on parle pas du tout quand on est aux Beaux-Arts, ou même dans l'art en général : on te demande toujours pourquoi tu as fait de l'acrylique plutôt que de la peinture à l'huile par exemple, alors que l'huile aurait été mieux. Ou alors, on te demande, pourquoi tu as choisi de faire un petit format, plutôt qu'un grand... En fait, la réponse c'est parce qu'on n'a pas de thune. Personne ne l'assume dans son boulot, ou très peu. Et moi j'ai envie de l'intégrer dans mon travail. Quelque chose qui commence par : « J'ai pas de thune », et qui se déploie vers d'autres formes et réflexions. Ça sous-entend des trucs qui sont pas éthiques des fois : j'ai plein de truc dans mes boulots qui sont *Made in China*, ou qui sortent de grandes surfaces... C'est ce qu'on nous donne à manger, ce qu'on nous habitue à consommer, mais ça possède pourtant un potentiel révélateur.

*T.P. – Je pense que ce manque d'argent, il est présent dans le travail de beaucoup d'artistes, souvent jeunes, mais très peu le disent et l'assument.*

M.B. – Oui, alors que ça changerait complètement notre vision de l'art en fait. Il y a plein de gens qui se font presque reprocher ça. Soit on leur dit : « Ouais mais ça aurait été mieux quand même comme ça », ce qui sous-entend : « Tu aurais pu mettre un peu de fric dedans. ». À l'inverse, quand ils achètent des matériaux plus chers on leur dit : « Tu fais un art de bourgeois ».

*T.P. – Il y a cette phrase que j'ai entendue : « Ouais, ne me dis pas que ça coûte cher d'acheter du papier, de la toile, alors que vous buvez des bières, vous fumez... ». Cette*

*phrase elle est surtout remplie de mépris.*

M.B. – J’ai entendu un jour que « la nourriture, c’est bien, mais la nourriture intellectuelle c’est bien aussi ». Celui qui disait ça sous-entendait que « c’est bien d’avoir un travail à côté de tes études, mais faudrait pas oublier de lire des bouquins aussi. » Ce qui n’est pas faux en soi, mais la façon de le dire est hyper méprisante. Une toile d’A.B., coûte 500 balles en terme de matériaux, et il doit aller à la banque alimentaire tous les mardis. Et souvent il est presque accusé d’être un intello prétentieux parce qu’il fait des monochromes, alors qu’il est précaire et prolétaire comme nous.

*T.P. – Même dans notre milieu culturel, y a encore un discours venant de figures d’autorités, pourtant qui sont proches de nous, souvent avec des sensibilités de gauche, sociales, et qui pourtant peuvent dire : « Ouais quand même, si c’est vraiment ce qui t’intéresse l’art, tu pourrais mettre, investir de l’argent dans ci ou ça ». Et donc faire passer ton travail de plasticien avant tout le reste, parfois y compris ta propre survie.*

M.B. – C’est ce que j’ai beaucoup fait, mais j’ai vite pris le contre-pied de ce truc, en faisant des travaux *cheap* qui me coûtent plus cher à la fin que si j’avais choisi des matériaux plus « nobles ». Mes collages, en tout, il y en a peut-être pour mille balles, tu vois. Quinze mètres de collages, j’en ai eu pour 1000 euros et j’ai été payé 400. Le tapis, je n’ose même pas dire combien ça m’a coûté. Les sacs CAF sont moins chers, mais j’en ai quand même eu pour plus de 100 euros.

*T.P. – Sans parler du temps. Parce que, même si l’on produit des objets qui sont potentiellement destinés à la vente (ce n’est pas toujours le cas), on part du principe, dans les coûts de fabrication, qu’on ne compte pas le temps de travail.*

M.B. – Et le temps de recherche... C'est impossible de compter comme ça. C'est ce que disait G.C., s'il comptait le temps de la main d'œuvre, il ne vendrait jamais.

*T.P. – Il peut le faire parfois, quand il a besoin de facturer. Je pense à son cœur en quartz, dont il donne le prix en comptant la matière, et le prix à l'heure. C'est sûr que c'est inapplicable à ses grandes sculptures... Pour en revenir à toi, pourquoi ton travail sur LIDL, précisément ?*

M.B. – J'ai toujours eu des anecdotes avec LIDL, depuis que j'ai l'âge de m'en rappeler. Et c'est toujours des anecdotes rocambolesques. Pas forcément en lien avec mon travail d'ailleurs.

Mes premiers souvenirs au LIDL, c'est quand un jour j'ai remarqué que sous la caisse il y avait un bouton rouge. Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai appuyé dessus. J'ai appuyé une fois, et ça n'a rien fait. J'ai ré-appuyé plein de fois, et ça ne faisait toujours rien. Tout d'un coup, les portes se sont bloquées, au moment où nous on arrivait en caisse. J'ai dit à l'oreille de mon père que c'était de ma faute et on s'est barrés en laissant nos courses. J'ai encore l'image de la caissière derrière nous, avec son responsable qui l'engueulait, en mode : « Qu'est-ce qui se passe ?! ». En sortant il y avait des flics devant le magasin : ils avaient reçu une alerte au *Hold-up*. J'ai que ce genre d'histoires à LIDL. On n'est plus jamais revenu dans celui-là... C'était quand j'étais toute petite.

Ce que j'adore faire avec LIDL, et j'ai intégré ça à un de mes travaux, c'est d'y aller avant que ça ouvre. C'est vraiment incroyable, de mon point de vue. Je trouve super beau ce moment où tu as à la fois le zonard du coin qui vient acheter ses bières ou son sandwich, et la petite vieille qui

vient acheter deux pamplemousses, sa sortie du jour à elle. Et tu vois des arabes, des gens qui parlent pas français, et ils sont tous là, dans le froid, dans des lieux moches en-dehors des centres-villes. Ils viennent tous à pied, les trois-quarts avec leurs sacs cabas de pépés, et ils parlent tous les uns avec les autres. Ça ouvre à 8h30 je crois, et j'y allais à 8h. À cette heure-là tu as déjà dix personnes devant. C'est des moments où il pourrait se passer tellement de choses... Mais ce que je retiens surtout c'est qu'à ce moment, ces gens se rencontrent.

*T.P. – J'allais quand j'étais plus jeune au CORA de Vesoul, à 8h pour zoner quand j'avais pas cours, mais à CORA, des zonards y en a pas. C'est un petit supermarché, et c'étaient plutôt des petits vieux... en tout cas, des gens plus aisés et moins mélangés que devant le LIDL. Maintenant, même LIDL cherche à changer de gamme et de clientèle, et toucher des classes bourgeoises.*

M.B. – À 8h, il n'y a pas de bourgeois. On est entre nous, et ça crée cette zone de liberté, même minime, dans un endroit qui est conçu pour être un lieu de soumission, un lieu où on est pris pour des cons. Y a des produits pour les pauvres qui sont vendus par d'autres pauvres, d'autres précaires. J'oublie pas du tout le fait que c'est la merde pour ceux qui y travaillent. Quand tu n'as pas de liberté de choisir, qu'est-ce que tu peux faire ? C'est cette question qui m'intéresse, et c'est ce genre de transgressions que j'essaie de produire en tout cas.

Des fois des gens très bienveillants te disent que tu ne peux pas dire ça, penser ça. Y a toujours des reproches se voulant bienveillants, mais qui sont surtout moralisateurs.

*T.P. – On subit constamment beaucoup l'idéologie méri-*

*tocrate progressiste. Quand quelqu'un reconnaît et assume sa position précaire, un certain nombre de personnes (dans notre milieu, mais aussi partout ailleurs) se dressent contre lui et essaient de lui faire comprendre qu'il pourrait « faire autrement », trouver d'« autres solutions ».*

M.B. – Moi aussi, j'ai mis du temps à comprendre tout ça, et j'ai dit beaucoup de conneries aussi, influencée par des profs, des potes. La première personne qui m'a vraiment comprise, sans poser de questions, c'est Peggy Pierrot\*. On avait fait ce workshop avec elle pour préparer notre travail de mémoire à l'Espace Gantner\*\*. J'ai écrit un texte sur LIDL, pendant un exercice d'écriture, qu'il fallait ensuite lire devant les autres. Après la lecture, elle est venue me voir et m'a dit : « Je comprends, et je suis d'accord avec toi ». Elle a elle-même écrit un texte sur les restaurants Flunch.\*\*\* Quand je l'ai lu j'ai pleuré. Elle raconte sa vision du Flunch, dans lequel il y avait des racistes, une sale ambiance et à cause de ça, elle y ressentait une forme de honte. Mais en même temps c'était le repas familial du mercredi. Tous les mercredis, ils allaient au Flunch.

*T.P. – Je pense du coup à ton propre travail d'écriture, dont une des caractéristiques est qu'il n'y a pas d'argumentaire vraiment déployé. Tu n'essaies pas de convaincre au sens strict, tu observes, tu témoignes juste de nombreuses violences sociales.*

M.B. – Oui, je n'ai pas dit que j'écrivais aussi. Dans ce

\* Peggy Pierrot est artiste, chercheuse indépendante, *webmaster*, formatrice et responsable pédagogique.

\*\* L'Espace multimédia Gantner est une médiathèque et un centre d'art contemporain dédiés aux cultures et pratiques artistiques numériques.

\*\*\* Peggy Pierrot, *L'Auberge des retoqués : Cafétéria*, [en ligne], [www.lelotenaction.org](http://www.lelotenaction.org) [consultée le 12/01/19]

que j'écris en ce moment, il y a des choses dont j'ai peur qu'elles soient mal comprises, des choses tellement dures à défendre, que je vais devoir me justifier je pense, expliquer de quoi je parle. Je parle des bénévoles de la banque alimentaire, par exemple. Je l'ai fait lire à J.B. Il m'a dit qu'il comprenait ce que je voulais dire, mais que comme je prenais position de manière plus personnelle, ça l'a gêné.

*T.P. – Je l'ai un peu contredit quand il m'a parlé de ce passage. Je lui ai dit qu'il n'y avait pas forcément à absoudre des gens qui, même quand ils veulent être généreux et altruistes, produisent une violence. Tu subis une violence forte, et je crois que ça suffit à justifier, dans ce contexte, la description que tu fais.*

M.B. – J'ai été très virulente quand même, alors que je ne suis pas contre ces gens. Dans ma tête quand j'écrivais ça c'était surtout une critique du système du bénévolat. Il faut que je choisisse de l'assumer ou pas à l'écrit, mais ce truc de donner de son temps, pour les autres, sans être payé... Moi je suis pour qu'on paie tout le monde, pour tout et n'importe quoi. Et je trouve ça scandaleux que quelqu'un, à la retraite, travaille dix heures par semaine gratuitement. En plus, ça nous transforme de plus en plus en poids, on devient des poids pour eux et aux yeux de la société. Même si tous ces bénévoles sont contents d'être là, et gentils...

*T.P. – Ça transforme les gens qui ont besoin d'aller à la banque alimentaire en une charge qui fait que c'est encore plus dur psychologiquement pour eux.*

M.B. – Mais en plus ils sont contents de faire ça, donc c'est un peu cracher dans la soupe. Mais moi je m'en fous, c'est contre le bénévolat que j'en ai... Je ne veux pas qu'un bénévole se sente attaqué. Je n'ai pas envie de créer des

castes de gentils et de méchants. Ça, je trouve que pour l'instant, dans mon texte, ce n'est pas assez clair. Mais ces textes ne sont pas terminés, ça va bouger encore.

*T.P. – Après, chaque mot peut potentiellement créer des catégories et une distinction. On se définit par exemple comme artiste, mais être artiste c'est dans la plus grande partie de notre histoire synonyme de collaboration avec le pouvoir. Ça ne nous empêche pas d'être artistes, et d'avoir un regard critique sur notre milieu, sans être complaisants. Je pense qu'on peut aussi critiquer le système du bénévolat, sans pour autant que les bénévoles eux-mêmes soient visés et attaqués.*

M.B. – Quand je suis face à eux, je suis comme je suis face à toi. Du coup ça fait un peu vieille folle qui interprète tout négativement. Mais je crois que c'est plus possible que ça fonctionne comme ça. C'est plus possible qu'on fasse comme ça, que notre système compte sur la gentillesse des gens, parce qu'on n'est pas des chiens, nous.

*T.P. – Je pense que, au-delà de l'indice que laisse la date de cet entretien, c'est important de préciser où l'on était hier : une manifestation de Gilets Jaunes, mouvement qui se définit par une volonté des classes les plus fragiles, précaires, de se sentir considérées et dignes. Tu parles de la gentillesse, et du fait que ça ne fonctionne pas comme système. Hier, alors que nous étions calmes, à genoux devant les cordons armés des forces de l'ordre, on s'est quand même pris des salves de gaz lacrymogènes.*

M.B. – On est dans un climat particulier, il y a un rapport de force visible entre des oppresseurs et des opprimés, mais c'est pas si différent. Il y a ceux qui collaborent passivement, comme les petits commerçants se plaignant des baisses

d'activité qui seraient dues au mouvement, alors qu'en fait, c'est surtout que les gens n'ont pas de thunes. Je repense au gendarme qui venait nous parler hier, quand on était isolé. Le gendarme médiateur, sympa, qui parle bien, et qui nous expliquait que on était pas gentils de faire ça, pour les commerçants, et pour les salariés qui sont précaires comme nous, ou pour les intérimaires... Les manifestants qui répondent ils n'ont en général pas les mots, pas les arguments. Ce gars-là, qui fait figure d'autorité, mais sympathique, il n'est pas là avec une matraque, et il parle gentiment avec les gens et les dispute comme des enfants... Je trouve ça hyper violent aussi. Il est aussi dangereux que ceux en armes.

*T.P. – De manière générale, la confrontation est assumée pendant la manifestation, avec les manifestants d'un côté, les flics de l'autre. Alors qu'elle est beaucoup plus étrange sur les blocages des ronds-points, dont on s'est d'abord fait déloger violemment mais où tout d'un coup, quand la situation s'est un peu calmée, y a eu un climat de sympathie entre flics et manifestants. Ça plaisantait, Félix faisait des dessins... Tu peux te faire matraquer, et une demi-heure après tout va bien.*

M.B. – À l'inverse aussi. Tout le monde est copains sur les ronds-points, mais demain... Il n'y a pas deux camps.

Y a toujours un truc touchant quand tu manifestes ou que tu milites, c'est que tout d'un coup, tout le monde est potes. Alors que six mois plus tôt le même type aurait pu être un connard avec nous. Hier quand on est arrivé, il y avait une affiche contre le Pacte de Marrakech\*. Et je me suis demandé si j'avais envie d'être vue avec ce truc devant

\* Le Pacte mondial pour des migrations sûres, ordonnées et régulières (dit « Pacte de Marrakech », en abrégé PMM) est un pacte mondial de l'ONU visant à « couvrir toutes les dimensions de la migration internationale ». Cf. Wikipédia.fr



ma gueule. J'avais honte un peu, mais heureusement ils l'ont vite enlevé. Pas parce que c'était choquant, mais pour pouvoir bloquer la route avec. Y a un mec, un prêtre je crois, qui a amené une crèche, c'est mignon mais moi j'ai pas forcément envie de ça. Après je m'en fous des religions. Et je me dis qu'il y a tellement peu d'espaces d'expression pour ces gens-là, que moi j'accepte que ça puisse partir en couille un peu. C'est soit tout, soit rien.

*T.P. – Les gens se constituent en opposition, mais cette opposition elle est plurielle. On n'est pas obligés d'être tous d'accord.*

M.B. – Cette opposition, elle ne peut pas jouer comme si elle était sponsorisée par la CGT. Il ne suffit pas de proposer trois trucs et puis de considérer que c'est bon. Sur tous ces groupes Facebook de Gilets Jaunes, j'ai envie de dire : « Mais qu'est-ce qu'il dit comme conneries celui-là ! ». Mais en même temps c'est la première prise de parole, la première manifestation de beaucoup. Forcément, la première fois, on se trompe souvent. Comme je te disais, moi j'ai dit des tas de merdes sur mon travail, des trucs limites...

*T.P. – Et on en dit toute notre vie des conneries !*

M.B. – Oui bien-sûr ! Surtout quand c'est des moments nouveaux pour toi. Moi ça ne me dérange pas. En tout cas je comprends.

*T.P. – L'acte de prise de parole, dans cette situation, il est plus important que le fond. C'est avant tout des gens qui se construisent en opposition et se décident à s'affirmer.*

M.B. – Et puis il y a la volonté d'être visible. Le gilet jaune c'est pas pour rien, il est criard. Il gueule : « Ohé, on

est là, regardez-nous ! ».

*T.P. – Pour revenir à la question des artistes, des milieux culturels, je remarque les formes toujours très lisses investies par ceux-ci quand il s’agit de s’engager. Beaucoup veulent s’engager (nous les premiers), mais c’est toujours un peu délicat, et on frôle vite la récupération...*

M.B. – Tu veux dire, comme faire des pièces en rapport avec l’actualité, mais esthétisées ? Moi j’ai peur de faire ça. Je trouve mon boulot très esthétisant, et j’ai souvent peur qu’on me fasse ce reproche.

*T.P. – Je ne crois pas qu’on puisse te dire ça. Ton travail ne fait pas partie de ces « œuvres à messages » qui veulent démontrer un truc au premier degré, souvent bas de gamme, et destinée à une classe bourgeoise.*

M.B. – Un peu comme ces *performers* « ultra-engagés », mais dont leur première priorité quand ils rentrent chez eux, c’est de savoir si leurs potes ont bien pris des photos de la performance...

*T.P. – Oui, et c’est des performances qui restent propres, pas trop longues, en te balançant quarante symboles de paix et d’amour à la minute. Ce qui m’interroge dans ces pratiques c’est la petite bulle que forme notre milieu, pour beaucoup.*

M.B. – On reste entre nous. C’est pour ça que j’ai parfois l’impression que mon travail participe de ça aussi. Enfin, j’ai plutôt l’impression de prendre quelque chose, et de le montrer à des personnes qui ne sont pas concernées. Des fois je trouve ça bien, des fois je trouve ça horrible. C’est comme si je volais quelque-chose, alors que de fait, ce quelque-chose

m'appartient. Je me rends compte que si on fait trop de trucs entre nous, ça sert à rien, parce qu'on a tous les mêmes codes. Même les plus engagés, est-ce que ça sert à quelque chose si c'est visible seulement aux yeux de quelques-uns, déjà convaincus ?

Après, Besançon de toute façon c'est une ville bien pour étudier, bien pour expérimenter, mais on tourne en rond. Il faut au moins bouger de temps en temps, aller voir ailleurs, plus loin que de faire des actions en centre-ville...

*T.P. – J'ai l'impression qu'il y a des choses à faire quand même ici. Ce qui ne veut pas dire rester centré sur notre petite ville, mais qu'on peut y travailler malgré tout.*

M.B. – Ça dépend de ton travail c'est sûr. M.V. par exemple il bouge tout le temps, C.B. part en résidence une fois par an. Toi tu crées des trucs avec des gens. Après c'est un monde qui est dur, on est bloqué par plein de choses.

*T.P. – Oui... pour toucher ton RSA, tu es obligé de rester dans le coin, d'avoir un atelier. De travailler local, sinon tu fais aussi une croix sur certaines demandes de subventions. Tu as plein d'obligations administratives qui te forcent à rester. Même le concept de résidence à l'étranger, si tu n'es pas payé, c'est difficile à faire valoir si tu touches certaines allocations.*

*Un jour tu m'as dit, et ça m'a impressionné, que la précarité, ne pas savoir comment tu vas faire dans deux mois, ça ne t'inquiète pas.*

M.B. – En fait j'ai l'impression que ça ne m'inquiète pas quand il n'y a aucune issue. Je ne suis pas habituée à choisir. Je veux pas exagérer le trait, mais depuis qu'on est né, tous

les pauvres, les précaires, on ne choisit rien. Quand j'étais boursière, pendant ma dernière année d'études, je savais que deux mois après le diplôme je ne toucherais plus rien. Mais qu'est-ce que je pouvais faire ? C'est toujours comme ça. Là on vient de m'enlever mes APL, à cause de ma propriétaire. J'ai lui envoyé un message pour lui dire : « cool, merci... ». Elle n'a pas envoyé un document qu'elle m'a dit avoir fait en juillet dernier. Du coup je vais arrêter de payer mon loyer, tant que je ne reçois plus mes APL.

C'est aussi une manière de vivre. Tu fais tout pour ne pas tomber dans le rouge, tu te prépares en amont. J'ai été élevée comme ça. Ma mère elle me disait tout le temps : « Économies ! Économies ! ». Pour tout ! Quand ça va être la merde, tu le sais, et de toute façon ça revient tout le temps. Des gens te disent que ça va s'arranger, mais ça revient. Du coup je me prépare, comme si j'allais à la guerre, et quand la précarité arrive, le fait que je sois préparée retarde le pire.

Dans mon mémoire, il y avait une phrase qui revenait tout le temps qui était : « La précarité, c'est l'incertitude ». Et la dernière phrase ajoutait : « Et pour longtemps encore ». Ça a choqué plein de gens qui se demandaient pourquoi je disais ça, alors que je faisais des études, et donc que ça allait aller. Mais alors pourquoi, de génération en génération, c'est toujours la merde, ou c'est toujours super, en fonction d'où tu viens ?

Je ne crois pas au mérite, je ne crois pas à l'ascenseur social. Tout ce que je peux faire, sans pour autant accepter le fait de pas savoir ce qui va m'arriver, c'est juste en jouer, me préparer, pour que ça ait le moins d'impact psychologique sur moi.

*T.P. – Est-ce que tu es optimiste sur la possibilité que*

*notre monde puisse changer positivement, qu'une vraie révolution advienne ?*

M.B. – Pas vraiment. Quand tu discutes avec des gens très politisés, très intéressés, militants, formés, tu t'attends tous les jours à ce que la révolution arrive demain. Parce que cette fois, « Ça suffit ! ».

Et tu as ma mère qui te dit : « De toute façon rien ne va changer. C'était comme ça hier, ça sera comme ça demain ». Ça ne veut pas dire qu'elle accepte, qu'elle est pas choquée ou qu'elle est pas au courant. Je pense qu'il faut être naïf pour vraiment espérer. Une révolution n'arrive que quand tout le monde crève de faim. Tant que tu as à manger, et même si ça vient de la banque alimentaire, tant que tu as une porte de sortie, ou des obligations, la révolution n'arrivera pas. Et on n'est pas prêts de toute façon.

Mais je participe quand même à plein de trucs. J'essaie. C'est un peu comme jeter une pièce dans une fontaine pour faire un vœu. Et puis ça fait sortir des choses. Ça permet à des gens de s'exprimer. Je trouve ça bien.

*9 décembre 2018*





« *Mat*, c'est la fin du jeu.

Ici, MAT sera une réponse donnée à ceux qui ne veulent pas nous voir, comme pour leur dire que si la partie est finie, il faut en recommencer une nouvelle dont ils ne dicteront pas les règles. »





**MAT EST UNE SÉRIE D'ENTRETIENS  
D'ARTISTES ENREGISTRÉS ET RETRANSCRITS  
PAR THOMAS PERRIN**

TARIF INDICATIF : 3€  
ISBN 978-2-9566963-0-8



9 782956 696308